



Au Locle, la ronde de Nicolas Polli

ART CONTEMPORAIN Dans «Pour tout faire, il faut une fleur», le photographe, graphiste et éditeur tessinois propose une exposition circulaire dans laquelle on peut voir Enzo Mari et Fischli & Weiss dialoguer avec des jeunes artistes dans un processus de construction et de déconstruction permanent



Vue de l'exposition, Nicolas Polli, «Edelweiss Pencil», 2026. (LUCAS OLIVET)

ÉLÉONORE SULSER

D'où vient le titre de cette exposition? D'une chanson italienne: *Pere fare tutto ci vuole un fiore*, paroles de Gianni Rodari, chantées par Sergio Endrigo, explique Nicolas Polli. C'est une comptine qui rappelle l'ordre et la circularité des choses: pour faire une table, il faut du bois, pour faire du bois, il faut un arbre, pour lequel il faut une graine, pour laquelle il faut un fruit, pour lequel il faut une fleur... CQFD. Et ce qui a intéressé le commissaire de l'exposition, ce sont, précisément, les processus, ce qui mène à l'œuvre, ce qui se recycle et se rejoue, se réutilise, se réinvente.

En 1974, l'artiste et designer italien Enzo Mari (1932-2020) publie un mode d'emploi très politique intitulé *Autoprogettazione*, que l'on pourrait traduire par «conception autonome», ou «conception par soi-même». Il s'agit d'une série de plans de meubles – tables, bureaux, lits, chaises, armoires, étagères (19 objets différents), que chacune ou chacun devrait pouvoir construire rapidement avec du bois, des clous, une scie et un marteau, afin de se meubler soi-même, élégamment, à peu de frais et avec la satisfaction d'échapper au consumérisme ambiant tout en obtenant des meubles design.

Réutiliser, réinventer

A l'initiative de Nicolas Polli, qui se définit comme «photographe, graphiste, éditeur, enseignant et pizzaiolo amateur suisse», et qui est aussi, cette fois, commissaire de l'exposition *Pour tout faire, il faut une fleur*, l'équipe du Musée

des beaux-arts du Locle (MBAL) a construit elle-même les meubles imaginés par Enzo Mari.

Autre pilier historique de cette présentation circulaire et collective, le duo Peter Fischli et David Weiss et leur célèbre vidéo, *Der Lauf der Dinge* (1987-1988). Les deux artistes zurichois y présentent une réaction en chaîne géante, joyeusement bricolée et jouissivement destructrice, qui semble prendre le contre-pied du projet du designer italien. Construction, destruction.

Une exposition où tout se répond

A ces artistes historiques, Nicolas Polli a choisi de répondre en présentant deux contemporains, engagés eux aussi dans des jeux de (re/dé) construction. Aldo Mozzini, un plasticien tessinois, qui revisite ses souvenirs d'enfance avec des matériaux recyclés, sous forme de petits meubles. Soit de mini-chaises baptisées, *Les Conspirateurs* ou ce *Grottino*, petite cabane précaire où méditer. Celui qu'il a bâti au Locle s'orne de gravures trouvées dans la collection du musée.

A tous les étages du musée, les artistes sont invités à jouer avec ces «praticables» inventés par Nicolas Polli

Plus loin, Ayed Arafah, un

artiste palestinien, propose, pour sa part, une sorte d'échappée: il a récolté des objets encombrants en bois, portes, tête de lit, étagère, vantail d'armoire, les a assemblés grâce à des charnières, créant ainsi une sorte de paravent biscornu, de chemin vertical en accordéon. Celui-ci se termine par un cercle de bois figurant une paire de cornes. La matière se recycle, se rebiffe, rue dans les brancards, s'échappe peut-être... Toute l'exposition fait écho à ces installations. Elle présente partout des constructions de bois clair – à l'instar des meubles d'*Autoprogettazione*: cimaies, petits bancs, squelettes de cabane. A tous les étages du musée, les artistes sont invités à jouer avec ces «praticables» inventés par Nicolas Polli. Celui-ci s'est amusé à créer des espaces, des petites scènes, des coulisses, des recoins, destinés à organiser la présentation de *Pour tout faire, il faut une fleur*.

Une mise en avant d'un réseau d'artistes «amis»

C'est autour de ces «meubles» que l'on peut voir – outre des photographies et une installation de Nicolas Polli lui-même (natures mortes de pain, de courgettes ainsi qu'une reconstitution de son atelier) – de grands tableaux abstraits de Linus Bill & Adrien Horn, des photographies recomposées par Alina Frieske, des expériences photographiques menées par Sabine Hess, des alignées de petits Mickey dessinés par Jeanne Jacob, des architectures en trompe-l'œil de la photographe Erin O'Keefe, des illustrations malicieuses d'Olga Prader et des collections vintage de travaux de coutures et cuisine ins-



Vue de l'exposition, Aldo Mozzini, «Schatten II», 2004 et Enzo Mari, «Sedia 1123 x Q», 2026. (LUCAS OLIVET)

tallées par Ruth Van Beek. Nombre de ces artistes ont travaillé avec, ou sont proches de, Nicolas Polli, qui les a côtoyés dans son rôle d'éditeur, d'enseignant, de collègue, de compagnon. Et l'on voit que si l'exposi-

tion donne à voir ses coulisses et la façon dont elle s'est construite jusque dans son catalogue, le commissaire y met aussi à nu ses inspirations, son parcours, ses affinités électives. Et on peut lire *Pour tout faire, il faut une fleur*,

comme l'autoportrait en creux d'un jeune artiste passionné et foisonnant. ■

Pour tout faire, il faut une fleur. Au Musée des beaux-arts du Locle (MBAL). A voir jusqu'au 6 septembre 2026.

LE TEMPS

France

5 août 2026